

**Aristote, *La métaphysique* :**

« Un principe dont la possession est nécessaire pour comprendre n'importe quel être n'est pas une hypothèse, et ce qu'il faut nécessairement connaître pour connaître n'importe quoi, il faut aussi le posséder nécessairement déjà avant tout. Évidemment, alors un tel principe est le plus certain de tous ; quel est-il, nous allons maintenant l'énoncer. Le voici : Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport, sans préjudice d'autres déterminations qui pourraient être ajoutées, afin de parer à des difficultés logiques. — Tel est donc le plus certain de tous les principes [...].

Quelques philosophes demandent une démonstration même pour ce principe, mais c'est un effet de leur ignorance de la Logique : c'est de l'ignorance, en effet, que de ne pas distinguer, ce qui a besoin de démonstration et ce qui n'en a pas besoin. Or, il est absolument impossible de tout démontrer : on irait à l'infini, de telle sorte qu'il n'y aurait encore pas de démonstration. Et s'il est des vérités dont il ne faut pas chercher de démonstration, qu'on nous dise pour quel principe il le faut moins que pour celui-ci ? Il est cependant possible d'établir par voie de réfutation l'impossibilité que la même chose soit et ne soit pas, si l'adversaire dit seulement quelque chose. S'il ne dit rien, il serait ridicule de chercher à exposer nos raisons à quelqu'un qui ne peut donner la raison de rien. Un tel homme, en tant que tel, est dès lors semblable à une plante. Mais établir par voie de réfutation, c'est une autre chose, à mon avis, que de démontrer : une démonstration ne semblerait être qu'une pétition de principe, mais quand c'est un autre qui est responsable d'une telle pétition de principe, nous serons en présence d'une réfutation, et non d'une démonstration. Le principe de tous les arguments de cette nature n'est pas de demander à l'adversaire de dire que quelque chose est ou n'est pas (car on pourrait peut-être croire que c'est supposer ce qui est en question), mais de dire du moins quelque chose qui présente une signification pour lui-même et pour autrui. Cela est de toute nécessité, s'il veut dire réellement quelque chose, sinon, en effet, un tel homme ne serait capable de raisonner ni avec lui-même, ni avec autrui. Si ce point est accordé, il pourra y avoir démonstration par réfutation, car il y aura déjà quelque chose de défini. Cependant l'auteur de la pétition de principe ne sera pas celui qui démontre, mais celui qui subit la démonstration, car en détruisant la démonstration, il se prête à la démonstration. [...]

Si tout ce qu'on nie, on peut l'affirmer également, il arrive nécessairement ou bien qu'on énonce chaque prédicat comme vrai séparément, par exemple, je dis que ceci est blanc, puis, à l'inverse, que ceci n'est pas blanc ; ou bien qu'on n'énonce pas chaque prédicat comme vrai séparément. Mais si on n'énonce pas chaque prédicat comme vrai séparément, notre adversaire ne dit pas ce qu'il prétend dire, et en définitive, il n'existe absolument rien. Or comment des non-êtres parleraient-ils ou se promèneraient-ils ? En outre, toutes choses n'en feraient qu'une [...] et il y aurait identité entre un homme, un dieu, et une trirème, et leurs contradictoires. Si, en effet, les contradictoires peuvent être indifféremment affirmées de chaque sujet, un être ne différera en rien d'un autre être, car, s'ils différaient, cette différence serait quelque chose de vrai et de particulier. De même [...] tout le monde dirait le vrai et

tout le monde dirait le faux, et qu'ainsi notre adversaire lui-même avoue être dans l'erreur. En même temps, il est clair que la discussion avec cet adversaire n'a aucun objet ; car il ne dit rien : il ne dit ni « ainsi », ni « non ainsi », mais il dit « ainsi » et « non ainsi » ; et derechef, ces propositions sont niées toutes les deux, et il dit « ni ainsi, ni non ainsi » ; car autrement il y aurait déjà quelque chose de défini. »

**Montaigne, *Les essais* :**

« Combien diversement jugeons-nous des choses ? combien de fois changeons-nous nos fantaisies<sup>1</sup> ? Ce que je tiens aujourd'hui, et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance, tous mes outils et tous mes ressorts<sup>2</sup> empoignent cette opinion et m'en répondent sur tout ce qu'ils peuvent, je ne saurais embrasser aucune vérité, ni conserver avec plus de force, que je fais celle-ci. J'y suis tout entier (...), mais ne m'est-il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à tout ces mêmes instruments, en cette même condition, que depuis j'aie jugée fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres dépens. Si je me suis trouvé souvent trahi sous cette couleur, si ma touche<sup>3</sup> se trouve ordinairement faux, et ma balance inégale et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois, plus qu'aux autres ? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper<sup>4</sup> à un guide ? Toutefois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne fasse que vider et remplir sans cesse, comme dans un récipient, dans notre croyance autres et autres opinions, toujours la présente et la dernière c'est la certaine et l'infaillible. »

**Descartes, *Discours de la méthode* (1637), IV<sup>e</sup> partie :**

« À cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, [...] et jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir, quand nous dormons, [...] je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. »

- 
1. Imagination.
  2. De ma force.
  3. Ma faculté d'appréciation.
  4. Tromper.

**Malebranche, *De la recherche de la vérité*, X<sup>e</sup> éclaircissement (1674), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979, p. 902-903 :**

« Je vois, par exemple, que deux fois deux font quatre, et qu'il faut préférer son ami à son chien ; et je suis certain qu'il n'y a point d'homme au monde qui ne le puisse voir aussi bien que moi. Or je ne vois point ces vérités dans l'esprit des autres, comme les autres ne les voient point dans le mien. Il est donc nécessaire qu'il y ait une Raison universelle qui m'éclaire, et tout ce qu'il y a d'intelligences. Car si la raison que je consulte n'était pas la même qui répond aux chinois, il est évident que je ne pourrais pas être aussi assuré que je le suis, que les chinois voient les mêmes vérités que je vois. Ainsi la raison que nous consultons quand nous rentrons en nous-mêmes, est une raison universelle. Je dis : quand nous rentrons en nous-mêmes, car je ne parle pas ici de la raison que suit un homme passionné. Lorsqu'un homme préfère la vie de son cheval à celle de son cocher, il a ses raisons, mais ce sont des raisons particulières dont tout homme raisonnable a horreur. Ce sont des raisons qui dans le fond ne sont pas raisonnables, parce qu'elles ne sont pas conformes à la souveraine raison, ou à la raison universelle que tous les hommes consultent. »

**Kant :**

« Réserver ou suspendre notre jugement, cela consiste à décider de ne pas permettre à un jugement provisoire de devenir définitif. Un jugement provisoire est un jugement par lequel je me représente qu'il y a plus de raison pour la vérité d'une chose que contre sa vérité, mais que cependant ces raisons ne suffisent pas encore pour que je porte un jugement déterminant ou définitif par lequel je décide franchement de sa vérité. Le jugement provisoire est donc un jugement dont on a conscience qu'il est simplement problématique. On peut suspendre le jugement à deux fins : soit en vue de chercher les raisons du jugement définitif, soit en vue de ne jamais juger. Dans le premier cas la suspension du jugement s'appelle critique (...); dans le second elle est sceptique (...). Car le sceptique renonce à tout jugement, le vrai philosophe au contraire suspend simplement le sien tant qu'il n'a pas de raisons suffisantes de tenir quelque chose pour vrai. »

**Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral* :**

« Qu'est-ce donc la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, [...], d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été rehaussées, transposées, ornées, [...] et qui, après un long usage, paraissent établies, canoniques, et contraignantes pour un peuple : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des monnaies qui ont été usées, et qui ont perdu leur poinçon et qu'on ne considère plus désormais comme tel mais seulement comme du métal. »